

REVUE DE PRESSE :

« LES SEMEURS DE CORRUPTION »

Qantara

Magazine de l'Institut du Monde Arabe
N° 75, printemps 2010.

Salim Jay

Les Semeurs de corruption, de l'Égyptien Sabri Moussa, un « geyser d'émotion » paru en 1973 et enfin traduit en français.

[...]

Plus tragique est le roman de l'Égyptien Sabri Moussa *Les Semeurs de corruption* paru au Caire en 1973 sous le titre *Fasad al-amkina*, dont la traduction littérale serait : *La corruption des lieux*, un titre qui nous semble d'ailleurs plus beau que celui choisi par les éditions Rouge Inside.

C'est encore un récit montagnard, mais un roman du désert. Et l'on pense, lisant Sabri Moussa, ce qu'écrivait Alexandre Dumas : « *Le paysage s'étendait au loin calme et majestueux. Un magnifique palmier, immobile au milieu de cette atmosphère sans brise empanachait une petite mosquée qui faisait le premier plan. Puis la vue s'étendait sur le lac, de la surface duquel s'élevait de temps en temps le cri étrange d'un oiseau de marais.* »

[...]

À la sueur des travaux et des rêves.

Mais revenons au désert avec *Les Semeurs de corruption*. Au désert et à la montagne : « *Nicolas, demande Sabri Moussa, combien de tonnes de talc ces hommes ont-ils extrait des entrailles de la montagne durant toutes ces années ? Un talc entassé sur l'aire aménagé derrière la mine avant d'être chargé sur des chameaux qui le transportaient à travers le désert jusqu'au port du Darbib [...] dans ce lieu dont on ignorait auparavant jusqu'au nom.* »

Le roman se situe avant l'arrivée de Nasser au Pouvoir. Nicolas, ingénieur européen, vit sa passion au désert. Écrit avec la sueur des travaux et des rêves, avec l'infirmes colère des anéantis contre la stupide violence des nantis, avec l'acharnement à sauvegarder le souvenir de l'amour, avec un sens du vaste et de l'infini qui rappelle le lyrisme de l'écrivain lybien Ibrahim al-Kouni, *Les Semeurs de corruption* sont un régal pour le lecteur, un geyser d'émotions.

Alors à table, et laissons-nous envahir par des doutes et des certitudes, de l'espoir et des regrets, l'infini des contradictions, la rudesse du réel et les lancinements de l'imagination : « *Nicolas, regarde bien Abd Rabbou Krichab, cet homme qui porte en lui tous les ingrédients d'une tragédie [...] Les Krichab vivent à la lisière du désert, le long de la côte. C'est dans le bleu de la mer qu'ils trouvent leur nourriture. Ils fendent le poisson en deux puis l'exposent à l'air chaud et au soleil du désert pour le faire sécher. Ils le proposent aux bédouins qui vivent dans les huttes des vallées, le troquant contre de l'orge. Avec le temps, même leurs chameaux ont appris à se nourrir de petits poissons séchés et faciles à digérer.* »

Immense différence entre les chameaux et nous, nous lisons des romans. *Les Semeurs de corruption* ont attendus trente-six ans avant qu'un jeune éditeur lyonnais en confie la traduction française à Ahmed Gasmî, dont il convient de saluer le beau travail. On n'oubliera pas Ilya, nue, sans défense, outragée par l'homme le plus puissant du pays. On n'oubliera pas Nicolas, pas plus qu'on n'oubliera Issa ni Cheikh Ali et l'on se souviendra longtemps de l'accouplement du pêcheur et de la sirène. On n'oubliera pas Sabri Moussa. On se réjouit que les lecteurs de langue française aient désormais un premier accès à l'œuvre d'un romancier qui ne se veut certainement

pas postmoderne mais qui s'inscrit dans une tradition universelle où la lucidité éclaire le romantisme et combat le cynisme.

Alors, évidemment, l'envie vient de retrouver, près le charme, le presque envoûtement que provoque la lecture de Sabri Moussa, [...].